

que la ville puisse, pour son plus grand profit, continuer paisiblement à empoisonner les baigneurs. Et la « majorité compacte », sur laquelle il croyait pouvoir s'appuyer avec confiance, se laisse, au contraire, amener contre lui. Il est déclaré « ennemi du peuple », perd sa clientèle, sa fortune, celle des siens, se trouve réduit à végéter, méprisé, haï, abandonné... c'est-à-dire plus fort que jamais, car, comme il le proclame dans un dernier et magnifique sursaut d'orgueil visionnaire, tandis qu'un rayon de soleil revient éclairer son foyer dévasté, « l'homme le plus fort qu'il y ait au monde est celui qui est le plus seul ».

Cette œuvre, dont l'amour se trouve banni, est d'une sobriété de conception et de développement digne de la tragédie classique. Les caractères, sont tracés avec une vigueur incisive, et le dialogue y est d'une âpreté, d'une ironie aiguë et parfois terrible. Mais elle est surtout animée d'une vie intense, et traversée d'un souffle d'idéalisme qui glorifie le courage de l'action individuelle contre les erreurs, les préjugés, les mensonges dont aime à se satisfaire l'opinion moyenne des hommes. Une grandeur shakespearienne anime le personnage central, rayonnant symbole de celui qui sait rester grand, même aux heures d'injustice, en servant, quoi qu'il puisse advenir, la vérité; qui sait bien qu'un sort différent est réservé aux pharisiens habiles et aux hommes de conscience et de devoir. Pourtant son choix est fait : aux uns les enivrements de la popularité, les honneurs, la richesse; aux autres l'amertume du sacrifice inutile, les trahisons, les injures, les coups... et cette fierté de soi qui fait toute la beauté de la vie!

Dans le rôle principal, M. de Féraudy, très longuement acclamé, a été incomparable de simplicité et de sincérité émouvantes. M. Grandval fait du bourgeois « modérément tempéré » Aslaksen une création extraordinaire d'observation justement nuancée. M. Jacques Fenoux a été un sous-préfet éblouissant d'officielle sottise. M. Croué a composé une pittoresque silhouette du vieux Martin Kill. M. Jean Hervé, moins heureux que de coutume, a chargé exagérément le rôle du journaliste Hovstad. Les rôles de femmes, un peu effacés, sont excellemment tenus par M^{mes} Dux et Valpreux.

P. SAEGEL.



CONCERTS DIVERS

Société Nationale des Beaux-Arts (17 juin). — Une *Sonate* de M. Jean Cras (et non Gras, ainsi que l'indique fautive-ment le programme) ouvre la séance. Le début rappelle un peu celle de la « Neuvième ». C'est un morceau pathétique, sorte de duo — et même quelquefois de duel — entre le violoncelle et le piano. Le second mouvement, grave et solennel, est d'une noble et sévère tenue. Un finale animé complète cette composition un peu ardue, mais véritablement intéressante et digne de retenir l'attention. MM. Louis Fournier et Jean Courbin l'exécutèrent d'irréprochable façon et avec une louable unité de style.

Le même éloge peut être adressé à M. Henri Dumont et à M^{lle} Marcelle Soulage, pour la *Sonate* dont cette dernière est l'auteur. Moins sombre que la précédente — il est vrai que le violon s'élève à des hauteurs ensoleillées où n'atteint pas le violoncelle, — cette œuvre est tour à tour empreinte de charme et de vivace allégresse. Un mouvement lent, placé entre un piquant scherzo et un finale à la rapide allure, donne une impression de paix à la fois sereine et nostalgique.

Il y a beaucoup de force et d'ampleur mystérieuses dans les mélodies de M. Fernand Le Borne : *Printemps de*

guerre et *Plainte d'outre-tombe*, et beaucoup de passion véhémente en ses fragments de *l'Amour trahi*. Il est regrettable seulement que M^{lle} Hélène Mirey, de l'Opéra-Comique, qui les interprétait, ne possède pas une voix plus souple et une prononciation plus nette. Ni la qualité de l'organe, ni celle de l'intelligence ne peuvent suppléer à l'absence de ces indispensables éléments.

La *Petite Suite dans le style ancien*, écrite pour violon, alto et violoncelle par M. Charles Berlandier, a plu par son aimable grâce et sa claire bonne humeur. Un menuet, une gavotte, une sarabande, une gigue, voilà qui nous repose des danses ineptes trop souvent subies! Cette jolie fantaisie, à la manière du XVIII^e siècle, fut exécutée le mieux du monde par MM. Paul Viardot, Pierre Pasquier et René Schidenhelm.

Deux mélodies de M^{me} Dedieu-Peters furent, pour terminer, chantées avec un goût très sûr par M. Ch. Panzéra, de l'Opéra-Comique.

R. B.

M^{lle} Cariathys. — Curieuse tentative au théâtre du Colisée. M^{lle} Cariathys, qui avait autrefois débuté par la danse classique, s'essaye aujourd'hui, par ses attitudes, ses mouvements, à nous peindre quelques types modernes; elle prend le geste de nos titis, de nos excentriques, et les reproduit sous une forme rythmique. Elle a fort joliment mimé quelques danses espagnoles et s'est montrée d'un réalisme frappant dans *Paris-Sport* et *le Jongleur*. La musique qui l'accompagnait était amusante et souvent facétieuse.

E. L.

Concert des « Bruiteurs futuristes italiens » (Théâtre des Champs-Élysées). — Je m'attendais à mieux, — à quelque chose de plus énorme, ou de plus piquant, ou de plus étrange. L'invention de M. Luigi Russolo, que patronne l'habile et séduisant M. Marinetti, est d'une pauvreté difficilement imaginable, aussi pauvre en vérité, — et ce n'est pas peu dire, — que les puériles compositions de son frère Antonio. Une imitation, — comme en feraient des enfants en bas âge, — du vent, de la mer, des autos ou des ménageries, toujours la même, déplorablement monotone, et ennuyeuse! c'est tout ce que nous apportent trois hulu- leurs, trois glouglouteurs, quatre froufrouteurs, et une quantité innombrable de grondeurs, de crépiteurs, de strideurs, de croasseurs (sans compter tous les chahuteurs disséminés dans la salle). C'est peu. Les bruits de scène dans les plus petits théâtres de province ne sont ni plus anodins ni plus mornes. On a l'impression d'une profonde impuissance à rien créer de nouveau, d'une fatigue cérébrale irrémédiable. L'inventeur écrit : « Dans l'atmosphère retentissante des grandes villes aussi bien que dans les campagnes autrefois silencieuses, la machine crée aujourd'hui un si grand nombre de bruits variés que le son pur, par sa petitesse et sa monotonie, ne suscite plus aucune émotion. » L'infernal bruit des horribles grandes villes, ce serait donc là pour M. Russolo le divin sommet de l'art musical?...

O forêts! bois profonds! solitudes! asiles!

J. H.

Festival Armande de Polignac-Louis Vierne. — Un concert réunissait le 16 juin des œuvres de M^{me} Armande de Polignac et de M. Louis Vierne. Les unes et les autres témoignaient combien durables sans doute seront, sur notre musique, les influences de Debussy et de Franck : toutes deux répondent à deux ordres de préoccupations qui ont divisé au cours du XIX^e siècle la littérature et l'art français — le premier, traduisant de la nature les aspects les plus subtils ou les plus fugitifs, en un style lui-même tenu jusqu'à la désagrégation moléculaire; le second, se détournant de la fantasia éphémère des couleurs pour exprimer le vertige d'un être en proie à des aspirations tumultueuses.

De M^{me} A. de Polignac, la *Sonate* pour piano et violon et le recueil de mélodies intitulé *la Flûte de jade*, par de savoureux contrastes de modulations, par des procédés d'esprit oriental (gamme par tons, etc.), par une certaine vivacité d'insecte, nous offrirent de délicates estampes d'un japonisme sans mièvrerie. Tout au contraire, la *Sonate en*